

LES NAUFRAGES

Dossier pédagogique

Un spectacle du Collectif 1984

Interprété par Véronique Antonutti, Julia Deljambe, Yvan Devoet, Cathy Dusnay, Rita Jenoul et Max Lebras

Mise en scène par Patrick Duquesne et Giovanni Orlandi

Scénographie de Mickael Declercq

*“On dit qu’un pirate prononça ces paroles devant Alexandre le Grand:
Comment j’ose malmener le monde entier?
Je ne le fais qu’avec un petit bateau,
voilà pourquoi on me traite de voleur:
vous qui le faites à l’aide d’une immense flotte,
on vous appelle empereur.”*

Saint Augustin, La Cité de Dieu, Livre IV, Chapitre iv.

“**Les Naufragés**” est une fable moderne qui dénonce le poids du conformisme et les dangers de la fuite en avant.

Dans les perspectives qu’il trace le spectacle invalide le comportement fataliste et le cynisme. Il propose une ATTITUDE SOLIDAIRE et combattive dans la critique: c’est en réfléchissant et en agissant ENSEMBLE sur les problèmes sociaux actuels que nous transformerons la réalité.

Au cours du spectacle, de nombreuses questions sont posées:

La tradition ne sert-elle pas souvent de paravent pour le commerce?

Les nouveaux moyens de communication constituent-ils une réponse au sentiment de solitude?

Que penser de l’utilisation de l’écologie dans la recherche de profit?

La dénonciation anonyme constitue-t-elle un acte civique?

Doit-on sacrifier son corps pour ressembler aux modèles que nous propose la mode?

Le spectacle ne nécessite pas de préparation particulière, mais le fait d’aborder au préalable l’un ou l’autre thème qui traverse le spectacle, voire même la réflexion générale qui l’anime, constituera bien entendu un motif d’attention supplémentaire pour les jeunes spectateurs. C’est en ce sens que nous proposons ici, à l’aide de ce dossier, les éléments de réflexion qui ont orienté notre création.

Voici pour commencer la métaphore qui a guidé notre réflexion générale sur la situation actuelle:

◆ Naufragés ou pirates, une métaphore sur la crise et ses enjeux

L'océan est encombré de gros paquebots qui rivalisent entre eux pour conquérir les mers. Sur ces gigantesques usines flottantes, nous sommes bien peu de choses. Une petite restructuration, une délocalisation, et hop, on se retrouve sur un radeau! Tout devient plus précaire encore: une vague un peu plus haute, et nous ne sommes plus rien. Alors quoi? Persister à ramer éternellement dans l'attente d'un hypothétique repêchage? Continuer à se marcher les uns sur les autres dans l'espoir d'un jour gravir un échelon sur ce bateau dont on ne verra jamais que les cales? Souquer ferme jour après jour pour pouvoir se payer, un mois par an, l'illusion d'être un prince en croisière?

Bien sûr parfois la pêche est bonne... Mais chacun seul sur un radeau même lorsque la mer est clame, c'est pas vraiment une vie. "Qui voudrait d'une vie où la garantie de ne pas mourir de faim s'échange contre le risque de mourir d'ennui?"

Et puis, comme si tout cela ne suffisait pas, à force de ramer sans trop savoir où l'on va, on se retrouve un beau jour, comme si de rien n'était, en plein milieu d'une bataille générale de Titans! Bonjour les remous, si c'est dans l'Adriatique!

Resterons-nous naufragés? Non, non et cent fois non! Plutôt pirates. A l'abordage, donc! Mais attention, avec des principes et un projet de société. Quelle société? A nous de l'imaginer, de l'inventer, de la créer sur d'autres bases.

Or justement, (mais est-ce un hasard?) l'utopie pirate dérive d'un contexte qui contient quelques remarquables analogies avec la situation de nos personnages: une position intenable pour ceux, toujours plus nombreux, qui n'ont pas de travail, des conditions de plus en plus pénibles pour les autres et, à partir de là, une résistance sociale.

"Comme l'a noté M.Rediker, à partir du XVII^e siècle, le monde maritime présentait déjà certains aspects de l'ère industrielle qui s'annonçait. Les navires ressemblaient plus ou moins à des usines flottantes et les travailleurs de la mer constituaient une sorte de proto-prolétariat. Les conditions de travail des marines marchandes d'Europe offraient un tableau abominable du capitalisme naissant dans ce qu'il a eu de pire -et les conditions prévalant dans les marines de guerre étaient encore plus effrayantes. Le marin avait toutes les raisons de se considérer comme le personnage le plus vil et le plus déconsidéré d'Europe -impuissant et sous-payé, brutalisé et torturé, livré au scorbut et aux tempêtes, à peu près réduit en esclavage par de riches marchands et armateurs, ou des princes âpres au gain. C.Hill et Rediker, se fondant sur les travaux antérieurs de J.Lemisch, ont montré que dans un contexte pareil, la piraterie doit être étudiée comme une sorte de **résistance sociale**". (Peter Lamborn Wilson - Utopies Pirates).

Ces références, ainsi que l'imagerie des corsaires n'ont évidemment pas résisté au traitement dramaturgique et ne se retrouvent formellement dans le spectacle que dans le titre et les images finales. L'histoire se voulant contemporaine, dans le spectacle, nos personnages ne rament pas sur un radeau, ils traînent un parc-mètre. Ils n'en demeurent pas moins des "naufragés" de notre époque, des personnes pour qui la communication se vit comme un désert, malgré le développement de la téléphonie mobile et d'Internet.

La réflexion que nous avons menée autour de cette métaphore de la société, et la traduction de cette réflexion en spectacle, constitue notre tentative d'apporter au monde d'aujourd'hui une perspective de changement. Une perspective basée sur la **solidarité et la critique**.

Une **solidarité** dans la résistance au racisme, à la violence, à l'individualisme, à la guerre de tous contre tous.

Une **critique** qui refuse comme solution, les emplâtres sur les jambes de bois. Une critique qui "dépouille les chaînes des fleurs imaginaires qui les recouvrent, non pas pour que

l'homme porte des chaînes désespérantes, mais pour qu'il brise la chaîne et cueille la fleur vivante."

* * *

Pour défendre **la solidarité comme valeur**, il nous a paru important de partir des refus actuels, ou plutôt la manière dont ces refus sont formulés par les jeunes. Nous cherchions une image pour synthétiser ce refus. L'image des pirates a tout naturellement jailli comme contrepoint aux 5 personnages "naufragés" qui évoluent sur scène.

Projetés sur les modes et comportements d'aujourd'hui, viennent alors à l'esprit les vecteurs de refus que sont les tags, peircing, voire la violence. Comment dès lors intégrer la notion de solidarité à cet univers? Comment ne pas réduire celui-ci à la représentation caricaturée qu'en font les média ?

Voici la fable et la clé de lecture sur laquelle nous nous sommes basés pour opposer la solidarité à l'individualisme:

◆ **La solidarité est-elle possible sur un bateau de pirates?**

Avec le spectacle que nous avons créé, nous cherchons essentiellement à prôner comme valeur auprès de notre public une **attitude solidaire et optimiste**.

Pour ce faire, nous sommes partis des phénomènes de rejets que provoquent aujourd'hui, en particulier chez les jeunes, la crise, la morosité ambiante et la perte de repères idéologiques.

Pariant sur le fait que les jeunes se reconnaîtront dans la critique du conformisme qui traverse le spectacle, nous avons centré "Les Naufragés" sur l'opposition entre **la solidarité souriante** et **l'individualisme démobilisant**.

Le pari tenté est de défendre la valeur de la solidarité, **en partant des refus des jeunes** et en acceptant donc, de prime abord, le rejet des conventions, le mépris pour la routine, le cynisme face à l'avenir... que manifeste une partie de plus en plus importante des publics que nous côtoyons dans nos ateliers-théâtre.

Nous avons projeté ces données dans des personnages très communs et un peu "beauf", dont on ne s'attend pas a priori qu'ils critiquent les tamagoshis ou les lignes jaunes, "Lady Di" ou le fan club de Céline Dion...

Une fable (résumé de l'histoire)

Sur scène, cinq personnages abrutis de quotidien traînent un parc-mètre, symbole de leur soumission aux idéologies dominantes. Leurs histoires respectives se réfèrent tour à tour à l'hypocrisie du commerce, à la froideur du monde de l'informatique, aux ambiguïtés des références quotidiennes à l'écologie, à la dénonciation anonyme et aux sacrifices que s'imposent des corps obsédés par la ressemblance aux top-modèles... Chaque personnage est sur le point de basculer dans une remise en question virulente de sa souffrance, mais le conformisme du groupe va l'empêcher de faire le pas...

Le jeune spectateur voit donc cinq "couillons" (terme que nous utilisons avec beaucoup de tendresse) on ne peut plus communs, normaux, qui, tour à tour, vont craquer et exprimer, chacun à leur manière, une critique parfaitement lucide de leur situation.

Ces critiques reprennent et développent explicitement certains arguments présents (quoique

généralement de manière implicite) dans le discours et le comportement de nombreux jeunes aujourd'hui. Finalement, ces "naufragés" de la crise, ces êtres en mal d'amour vont se débarrasser de leurs parcmètres (et des pièces de monnaie qui les alimentent!) pour se transformer en pirates solidaires et optimistes.

C'est cette conclusion, cette perspective que nous aimerions défendre. Nous ne reculons pas devant l'affrontement, nous acceptons le combat, d'accord pour se battre, mais ensemble, avec un projet, des choses à discuter, un sens critique... et, surtout, beaucoup d'humour.

Ainsi, le dénouement, (plus symbolique qu'explicite: les cinq personnages hissent le drapeau pirate et prennent le large) ponctue un processus qui a vu cinq personnages remettre en question leur fuite en avant dans l'habitude, le train-train, la routine pour réfléchir collectivement à leur situation avant d'agir solidairement dans un combat commun. Le drapeau des pirates -image généralement perçue comme négative- devient ici l'emblème de la solidarité nécessaire.

Une clé de lecture

Le poids du conformisme et la monotonie du parcours qu'ils suivent conduit chacun de nos personnages à une crise, à un moment de remise en question individuelle. Mais la pression des autres empêche cette rupture de trouver une continuité. Progressivement pourtant, ils se rendent compte que leur fuite en avant s'alimente de lieux communs et ne repose que sur la routine:

Dubeux: Mais il faut vous ressaisir. Il faut continuer, Mme Debuur.

Debuur: Pour aller où?

Dubeux: Ben, jusqu'au bout.

Debuur: Pour quoi faire?

Dubeux: Pour faire, Mme Debuur, pour faire!

Finalement, à force de rabattre chaque tentative d'évasion, chaque rupture sur le "droit chemin", le groupe aboutit à un cul de sac qui ne satisfait personne.

Ils trouvent ensuite la force de dire "stop", de s'arrêter pour réfléchir. Ensemble. Ils rassemblent leurs critiques et se rendent compte du poids de ce qu'ils traînent (les conventions, les habitudes... les parcmètres!). Ils s'en débarrassent. Ensemble. Peu à peu, tout ce qu'ils font, ils le portent ensemble et finissent donc par accepter de considérer l'étendue des dégâts:

Sterck: Mais il a raison, Monsieur Dubeux, on est des naufragés, des naufragés!

C'est la première victoire. Ils découvrent leurs situations respectives. Et ils se reconnaissent mutuellement comme victimes d'un même drame social. La crise et ses conséquences, le chômage, la solitude, la destruction de notre environnement...

Une seule solution. Résister socialement, donc se parler. Se serrer les coudes. Penser ensemble. Une seule attitude possible dans ce combat: le comportement solidaire. Et ils hissent donc le drapeau de l'"attitude solidaire"!

Une perspective

Dans le spectacle, nous traitons donc des effets dévastateurs du conformisme social. Cela ne signifie évidemment pas prôner une attitude anti-conformiste individuelle qui consisterait à se démarquer à tout prix de la notion même de groupe. On aboutirait là à un autre conformisme, celui que la télévision vend aux jeunes.

En effet, à travers des publicités, des clips, des spots musicaux superficiellement non-conventionnels, les médias véhiculent en fait, à l'adresse des jeunes, les mêmes comportements individualistes que ceux que nous dénonçons à l'aide de nos personnages: soumission à la norme (la mode), individualisme, chacun pour soi, chacun fait ce qui lui plaît, indifférence aux autres, peur de l'inconnu, repli sur soi, cocooning,... Pour vendre skateboard et Nikes, piercing et fast food, musique branchée et boissons colorées, quoi de plus facile pour la publicité que d'opposer l'ambiance austère d'un collègue anglais d'hier à l'insolence actuelle et tout en couleurs de jeunes qui bousculent des passants. Derrière cet anti-conformisme de façade se cache un même dictat de la norme, tant dans le fait d'imposer des produits standards à tous (même "baskets", mêmes coiffures, mêmes boissons...) que dans le fait de soumettre les jeunes à la même idéologie de l'individu qui doit se débrouiller seul, bousculer les autres, être plus attirant que le voisin...

Ce pseudo-anti-conformisme, basé sur la mode vestimentaire, sur l'attitude, le look,... devient lui-même la norme. Tout comme les adultes, les jeunes d'aujourd'hui sont coincés entre l'envie de correspondre aux canons publicitaires et le besoin humain de plaire, de participer, d'être partie prenante d'un groupe, d'une équipe, d'une classe, bref du monde qui les entoure.

La critique du conformisme que nous amenons dans le spectacle est d'une toute autre nature que celle de la publicité: il s'agit de jeter ensemble un regard critique sur le monde qui nous entoure.

La réponse au conformisme réside fondamentalement dans **l'attitude solidaire** et la définition commune d'une réponse aux pressions d'une société qui nous astreint à marcher tous au même pas (celui du marché).

Il y a donc ici une importante question de sens qui, selon nous, émerge de la vision du spectacle: pour combattre un contexte social qui encourage au racisme, au repli sur soi, à l'indifférence, il ne s'agit pas de prôner des valeurs de rejet "simple", mais de mettre en évidence en quoi une critique sociale ne trouve sa force et sa vérité que dans l'effort commun et dans la solidarité liés à la recherche d'une société meilleure.

En définitive, le message que nous avons cherché à émettre est moins de l'ordre de la quantité d'arguments à opposer à la société actuelle que de celui de la qualité des comportements sur lesquels doit se baser le sens critique.

* * *

Au cours de la représentation, chacun de nos personnages "craque" et refuse de continuer... Les interrogations et les actes qu'ils posent alors, sont l'occasion d'aborder les différentes questions qui jalonnent le spectacle.

Pour déterminer les thèmes pédagogiques, nous sommes partis de notre propre expérience, du vécu partagé avec les jeunes dans nos ateliers théâtraux. Les thèmes ont donc tous été choisis en fonction de réflexions qu'ils ont posés sur l'actualité, en fonction de leurs propres urgences.

Nous nous proposons de livrer ici, sous forme de questions invitant au débat, les thèmes pédagogiques qui semble répondre le mieux aux attentes actuelles tout en reflétant les interrogations, les peurs et les refus des adolescents aujourd'hui:

◆ **La tradition n'est-elle pas souvent un paravent pour le commerce?**

Madame Debuur est le premier personnage du spectacle à craquer. La mort de Robert, son mari, y est évidemment pour quelque chose. Elle n'est plus prête à accepter les conventions, la tradition... Tout cela lui semble soudain contenir bien trop de non dits, d'hypocrisie.

"La tradition? Des siècles d'hypocrisie, oui! Une princesse meurt et, sur commande, clac, des millions d'imbéciles pleurent. Sauf les fleuristes, bien entendu. Et tous les trafiquants de pitié, les charognards qui s'engraissent grâce au commerce de la mort. Regardez-les autour de mon Robert: et une poignée en or par-ci, et une couronne de fleurs par là... vous ne voulez pas lui faire un brushing? Moyennant un petit supplément, bien sûr!"

- Jusqu'où le commerce peut-il aller? Peut-on faire commerce avec la mort?
- Que penser des millions de gadgets produits à l'occasion de la mort de Lady Di? Pur intérêt commercial ou réponse à un besoin public?
- Le fait que Lady Di soit une princesse justifie-t-il le déploiement gigantesque des médias autour de sa mort?
- Madame Debuur, dont le mari est électricien, a-t-elle raison d'avoir du ressentiment face au peu de cas qui est fait de la disparition de l'homme qu'elle aimait?
- Lady Di et le mari électricien de Madame Debuur sont-ils égaux devant la mort?
- L'intérêt commercial justifie-t-il les pressions exercées par un vendeur sur quelqu'un qui vient de perdre un être cher?
- Depuis quelques mois, une agence de voyage propose un séjour dans un grand hôtel parisien, incluant une visite guidée du dernier trajet parcouru par voiture de Lady Di, jusqu'au tunnel où eut lieu l'accident. Veut-on satisfaire la curiosité du public? Doit-on considérer cela comme du marketing intelligent?

◆ **Les nouveaux moyens de communication constituent-ils une réponse au sentiment de solitude?**

Monsieur Sterck ne peut accepter l'idée de continuer son chemin sans Bébert, son chien. Bébert, c'est son ami, sa seule famille. A part son chien, Monsieur Sterck n'a personne au monde. Pour compenser la perte de son chien, son entourage lui propose téléphone portable, tamagoshi, ordinateur, internet, ... Mais rien à faire, Monsieur Sterck n'en démord pas: face à sa solitude, un peu de chaleur animale vaut mieux que tous les écrans du monde.

"Du vent, du vide, du virtuel. Du bonheur plastique. Faut pas me prendre pour un imbécile. Vous cachez votre solitude derrière un écran informatique. Vous vous croyez branchés, vous êtes téléguidés. Vous croyez tout avoir, vous n'êtes rien. La valeur de votre bonheur se mesure au prix de votre ordinateur... et les prix chute, chute... Faut pas me prendre pour un imbécile. Bébert, lui, sa chair me réchauffe. Je peux le toucher, le caresser, lui parler. Il me répond. Nous discutons. Bébert, c'est une vie qui respire, qui respire. Ca fait du bien dans un appartement."

- Comment résoudre le paradoxe des villes: plus il y a de gens, plus on se sent seul et anonyme?
- Que penser des substituts à la solitude: animaux de compagnie à qui l'on parle, tables de conversation dans les cafés, télévision interactive, ...?
- On parle de plus en plus de village global. Que signifie cette expression?
- Internet permet de communiquer rapidement d'un bout à l'autre de la terre, mais conditionne en même temps un type de communication où l'interlocuteur est un écran: qu'en penser?

- Quelle différence entre un petit animal vivant et son équivalent informatique, le tamagoshi?
- Les moyens de communication modernes, les messages en temps réel, la réalité virtuelle ont-ils un rôle à jouer dans le rapprochement des gens?
- Que penser de l'irruption des téléphones portables dans la vie quotidienne, au restaurant, au cinéma, au théâtre, dans les trains, en rue...?
- La société dispose de moyens de communication très élaborés,... mais pour communiquer quoi et comment?
- Jamais la société n'a disposé d'autant de moyens de communication, mais jamais l'homme ne s'est senti aussi seul qu'aujourd'hui. Comment comprendre et critiquer cet autre paradoxe?
- Quand le téléphone fut inventé, on dit que ce moyen de communication rapprochait à ce point les hommes qu'il permettrait d'enfin réaliser la paix universelle. Que penser du développement actuel des moyens de communication?

◆ **Que penser de l'utilisation de l'écologie dans la recherche de profit?**

Madame Sali n'en peut plus de vivre avec les deux visages de son mari: écologique et très "nature" en public, mais en fait cupide et opportuniste dès qu'il s'agit de conquérir un nouveau marché.

"T' es vraiment le roi de la supercherie, Henri. Tu vauX mille fois moins qu'une plante verte. Tout ce que tu trouves à faire, c'est fournir un label vert à ceux qui détruisent la terre. De la pollution, monsieur a fait son gagne-pain! Grâce à lui, on peut souiller les océans, détruire les forêts... à condition que ce soit au nom de la protection de la nature. Du moment que son supérieur le félicite, il est content. Alors étouffer à l'ombre des incinérateurs, mais trier ses poubelles. Mettre des pots catalytiques, mais passer trois heures par jour dans les embouteillages. Bouffer du mercure, mais sauver Willy. Le monde que tu nous vends est pourri. Tout ce qui t'intéresse c'est l'argent, l'argent, toujours plus d'argent, du fric, du pognon, de l'oseille, du blé..."

- En 1890, l'American Press Association avait réuni les plus grands esprits de l'époque pour prévoir ce que serait le 20^e siècle. Une des projections envisageait la disparition totale de la pollution, grâce aux progrès de la science. Pourquoi cela n'a-t-il pas été possible?
- Selon le rapport annuel '99 du Worldwatch Institute, nous nous trouvons "aux premiers stades de la plus importante catastrophe pour les plantes et animaux, depuis 65 millions d'années. Deux tiers des oiseaux baissent de nombre. 1 poisson sur 3 est menacé. 11% des mammifères risquent de disparaître." Qu'en penser? La seule solution serait-elle d'encre et toujours "développer"? Qu'est-ce que le développement?
- Jusqu'où la dictature qu'exerce l'économie mondialisée sur l'être humain ira-t-elle? Faudra-t-il accepter l'empoisonnement de l'air et des aliments parce que la production de marchandises plus compétitives l'exige?
- L'écologie provient du souci des hommes de ne pas laisser la recherche du profit détruire la terre. Mais comment empêcher ceux qui détruisent la nature de s'acheter un "label vert", cad. de vendre les mêmes produits en les présentant d'une manière "naturelle"?
- Le journal "Le Soir" annonçait il y a peu, sur bases des perspectives actuelles de développement de la circulation automobile, un blocage total de Bruxelles pour l'année 2004. Pourquoi personne ne parvient-il à résoudre ce problème? Cela résulte-t-il d'une addition de mauvaises volontés individuelles? Est-ce la conséquence du besoin du capitalisme de continuellement se développer?
- Qui dirige le monde, les hommes ou l'économie? L'argent a-t-il toujours existé?

Quelle est son origine?

◆ **La dénonciation anonyme constitue-t-elle un acte civique?**

Monsieur Dubeux, chômeur depuis plusieurs années, a commis un vol et se retrouve au poste de police, dénoncé anonymement par un voisin.

“Dénonciation anonyme! En cachette. Ca vous fait jouir de faire mal! Allô, Allô, vite, là, il y a quelqu'un qui triche. Chacun pour soi, ça vous suffit pas? Tous contre tous, c'est mieux, hein? (...) Viré du chômage. Comment je vais faire, moi, maintenant? Société Anonyme. Epier les autres, guetter l'erreur... Allez vite téléphoner au fonctionnaire qui va lâcher ses chiens. Allez vite dénoncer quelqu'un, mais attention... anonyme! Pas vu, pas pris...”

- La plupart des personnes exclues du chômage le sont, selon l'ONEM, sur base de dénonciations. Comment comprendre cette attitude? Un acte de civisme? Un reflet de la concurrence régnant actuellement entre personnes de même condition sociale?
- La concurrence est-elle une valeur à défendre? Sur quel terrain règne la concurrence?
- Le fait que des niveaux de concurrence existent entre nations, entre régions, entre industries, entre vendeurs... influence-t-il la concurrence entre les plus démunis de la société?
- Quels exemples de “solidarité anonyme” pouvons-nous opposer à la dénonciation anonyme?
- “Les hommes ici vivent dans des conditions si détestables, qu'ils vous montrent le poing pour exprimer leur besoin d'amabilité; s'il vous apostrophent en criant, cela veut dire qu'il faut enfin s'occuper d'eux; leurs intérêts, leurs souhaits ont été si souvent, tant et tant de fois offensés, qu'ils se considèrent victimes d'une tentative de meurtre quand quelqu'un traverse au signal rouge” (P.Schneider). Quel rapport l'auteur définit-il ici entre “le besoin d'amabilité” et le fait de “montrer le poing”? Peut-on justifier la délation de la même façon?
- Concernant le délit proprement dit, comment comprendre cette phrase de Bertold Brecht : “Qui est le plus voleur des deux, celui qui pille une banque ou celui qui la crée?” (Bertolt Brecht).

◆ **Doit-on sacrifier son corps pour ressembler aux modèles que nous propose la mode?**

Françoise Vinçotte a tout fait pour ressembler à la silhouette de ses rêves: liftings, liposuctions, cures d'amaigrissement... Mais jamais elle n'a accédé à la perfection évoquée par la publicité. Au bout du compte, c'est l'échec. Elle ne sait plus trop où elle en est. Toutes ses valeurs et ses références s'effondrent...

“J'en peux plus. Moi, je me voyais mince et blonde, tennis Rebook, T-Shirt Benetton, au bord d'une grande piscine dans une jolie villa, Jean-Daniel, des enfants blonds, des caniches... J'ai tout essayé: les algues multi-régénérantes et la pensée positive, les crèmes hypo-allergéniques et le renouveau charismatique, les huiles hyper-pénétrantes et la communication non-violente, le fan-club de Céline Dion, la macrobiotique, la rose aux poings. Je peux pas aller plus loin. J'ai plus de sous pour la machine... je veux pleurer toute seule... laissez-moi tranquille... laissez-moi...”

- Doit-on lutter de manière permanente pour que nos corps, nos habits, nos pensées

- ressemblent aux modèles que la société nous propose?
- Le corps est-il également l'enjeu d'un marché économique?
- Est-on capable de résister à un effet de mode?
- Comment définir l'anti-conformisme? Et l'anti-conformisme, peut-il être une autre mode?
- Dans le cadre du sujet traité ici, comment comprendre ces extraits de la chanson "Foule sentimentale" d'Alain Souchon?

"oh la la la vie en rose
 le rose qu'on nous propose
 d'avoir les quantités d'choses
 qui donnent envie d'autre chose"
 C'est quoi la vie en rose? Comment prendre du recul sur "la vie en rose" sans tomber dans "la vie en noir"? Faut-il des illusions pour vivre?

"aïe on nous fait croire
 que le bonheur c'est d'avoir"
 Pour Françoise Vinçotte, en plus de l'avoir, le bonheur c'est paraître. Etre et paraître sont-ils conciliables?

- "on nous claudia schieffer
 on nous paul-loup sulitzer
 oh le mal qu'on peut nous faire
 et qui ravagea la moukère"
 Comment rester critique face aux modèles qui nous sont proposés?
- L'effet de mode joue-t-il de la même manière chez les filles et les garçons? Chez les riches et les pauvres?

En guise de conclusion, nous terminerons ce dossier en développant les quelques éléments qui nous ont aidés à déterminer si notre propos, qui égratigne routine et société standardisée, était ou non pertinent .

◆ **La critique du conformisme peut-elle être pédagogique?**

En montant ce spectacle nous n'avons pas arrêté de penser aux jeunes que nous étions encore hier, à ceux qui le sont d'aujourd'hui et aux enfants qui le deviendront demain. Au terme de la représentation des "Naufragés", on pourra bien sûr se poser la question de savoir s'il est vraiment pédagogique de critiquer le conformisme actuel, de contester la société marchande, et d'égratigner les quelques "nouveautés" qu'on nous propose: "Internet", le tri des déchets, la chirurgie esthétique... Nous pensons pourtant qu'il est plus pédagogique d'accompagner les jeunes dans leurs refus des réponses dérisoires qu'on leur propose que de continuer à faire comme si de rien n'était face aux angoisses que génère la société à deux vitesses. Dans une société de plus en plus animée par la religion de l'argent, nous trouvons préférable d'examiner ensemble quelques unes des chimères du système social actuel plutôt que de passer notre temps à nier -en restant faussement "positifs"- l'absence de perspective qu'offre un monde basé sur la logique du profit.

Nous savons que le "mal-être" qui traverse le passage de l'enfance à l'adolescence a de tous temps été source de contradictions, de conflits, voire de crises d'identité. L'issue incertaine des choix que le jeune doit faire lors de sa transformation progressive en adulte est évidemment toujours source de quelques chaos. Mais l'intensité des enjeux qui jalonnent cette période de la vie aboutit à des résultats dramatiques dans le contexte actuel de manque de perspectives professionnelles et de perte des valeurs. Ainsi, symptôme spectaculaire s'il en est, le taux de suicide chez les jeunes atteint aujourd'hui des proportions

effrayantes.

Vu d'un point de vue individuel, le problème vient du jeune suicidaire lui-même, de l'anorexique, du toxicomane,... qui ne parvient pas à s'adapter au monde. Mais d'un point de vue social, c'est bien le monde dans lequel il vit qui est incapable de donner un sens (un projet de société) à sa vie. Comprendre ce qui génère ce mal-être est le premier pas à franchir pour le combattre.

Pour étayer ce point de vue, les références sont légion. Voici quelques extraits d'un entretien avec Isidore Pelc, psychiatre attaché à l'hôpital Brugmann (ULB), repris récemment dans le journal LE SOIR: "La Belgique est un des pays qui dénombrent le plus de tentatives de suicide au monde. C'est un symptôme inquiétant parmi d'autres, qui témoignent de la perte des solidarités de base, du fait que nous vivons dans une société de plus en plus technocratique, moins humaine qu'auparavant, où le déficit du lien social rend la souffrance, les conflits plus difficiles à assumer."

Dans notre spectacle, les personnages réagissent au vide de sens de leur vie en se repliant sur eux-mêmes. Leurs réactions oscillent entre d'une part ce qui est socialement admis (combler le manque affectif par la présence d'un animal de compagnie, recherche d'identification et de rêves dans la vie des stars, recours aux anti-dépresseurs,...) Et, d'autre part, ce qui est socialement réprimé (sortir des rails, poser un regard lucide et critique sur le monde,...) et qui conduit à l'isolement social, voire en prison.

Isidore Pelc, cité plus haut, fait référence à ces réactions désespérées: " le fou du village n'existe plus. Il avait sa place dans le tissu social. Auparavant, on était davantage tolérant vis-à-vis de la déviance. Nous vivons dans une société qui supporte peu que l'on sorte des rails".

C'est du peu d'espace laissé à ceux qui "sortent des rails" dont nous parlons (avec humour) dans le spectacle: "Il ne faut jamais quitter les rails, madame Debuur! Vous voulez qu'on vous interne, qu'on vous ceinture, qu'on vous enferme? Vous voulez que tout le monde vous regarde, qu'on parle de vous quand vous n'êtes pas là? qu'on vous ferme la porte, puis qu'on bannisse vos enfants? Allons Meme Debuur, il ne faut jamais quitter les rails: Jamais!"

La projection de certaines situations dramatiques dans des personnages "drôles", nous a semblé un moyen extrêmement pertinent de "dédramatiser" précisément certaines attitudes non conformes à la norme générale. Ce que nous voulons faire passer en utilisant la dérision et en taquinant l'attitude conformiste, c'est qu'un jeune ne doit surtout pas s'enfermer dans une vision individuelle, individualiste, de ses malaises ; qu'il doit au contraire saisir au contraire, que face aux conséquences de la crise actuelle, nous souffrons tous des mêmes rancœurs, des mêmes déceptions, des mêmes désillusions, même si certains s'en sortent mieux, ou le cachent mieux que d'autres. Reconnaître cela, c'est notamment refuser d'abandonner le jeune à "son problème", c'est reconnaître qu'il a un peu raison de ne pas s'y retrouver dans ce que la société lui propose, c'est avancer avec lui pour trouver un chemin plus humain. Pour continuer avec Isidore Pelc: " il me semble prioritaire pour chacun d'entre nous, de retrouver dans le quotidien, l'exercice de valeurs humaines plus fraternelles, capables de raffermir des liens de solidarité qui valent beaucoup d'anti-dépresseurs."

C'est dans ce contexte également qu'on s'est bien sûr aussi demandé quelle résonance trouverait auprès des jeunes notre clin d'œil final aux pirates. Oui, c'est vrai, les pirates, évoquent une image négative.

Mais précisément, quel signe envoie un jeune qui se veut "pirate", lorsqu'il "bombe" un tag ou lorsqu'il "dégrade" l'environnement? Il nous signifie que la terre est sale. Et il agit comme si lui parler de trier ses déchets, c'était lui faire dire que la terre était propre. Bref, il nie avec virulence un argument (même s'il manque de mots pour exprimer le sien).

Ne serait-ce donc pas plus correct de commencer par reconnaître la justesse de sa négation, en respectant son argument? Ne serait-ce pas fondamentalement plus honnête de l'aider à mettre des mots sur le pirate qu'il ressent au fond lui et de lui donner raison: la terre est sale, très sale, et même encore plus sale que ce qu'il imagine? Ne serait-ce donc pas plus "positif" de l'aider à formuler sa négation, en lui révélant que les sociétés qui financent les campagnes pour la propreté des villes ou le tri des déchets sont souvent aussi celles qui détruisent quotidiennement la planète à grande échelle? Ne serait-il pas plus constructif d'avouer que ces sociétés utilisent ce geste dérisoire pour nous rassurer sur l'état de la planète, alors qu'elles continuent à la piller?

Bref, et même si cela semble paradoxal, n'est-ce pas précisément l'acceptation de certains rejets de la jeunesse actuelle qui rendra enfin possible cette notion de solidarité que la société civile n'arrête pas de tenter de faire résonner en d'eux?

Le dérisoire fantasme de puissance que représente cette tête de mort sur un drapeau noir n'exprime-t-il pas finalement, avec humour et distance, la rage que l'on contient lorsqu'en lisant les "humeurs" de Marc Moulin, on apprend que les sociétés qui fabriquent les mines anti-personnelles ont des intérêts liés à (et sont parfois les mêmes que) celles qui proposent des prothèses pour en soulager les victimes?

C'est sur toutes ces réflexions que sont basées les intentions pédagogiques que nous défendons avec notre spectacle.

Ces intentions éducatives se sont bien sûr ensuite traduites dans des choix symboliques, propres à toute création de spectacle.

* * *